

Extrait du livre
ESSAIS SUR « LA MÈRE MORTE »

*sous la direction de Gregorio Kohon
(chapitre traduit de l'anglais par Ana de Staal)*

© Les Editions d'Ithaque, 2009

LA DYNAMIQUE DE L'HISTOIRE DE LA PSYCHANALYSE :
ANNA FREUD, LEO RANGELL ET ANDRÉ GREEN

Martin S. Bergmann

EN PSYCHANALYSE, CERTAINS DEBATS ont acquis le statut de repères, d'événements qui jalonnent et déterminent le cours de son histoire. Parmi ces événements, j'inclurais les controverses sur la technique active de Ferenczi (1919-1924) et celles autour de l'analyse caractérielle de Wilhelm Reich (1933) [cf. Bergmann et Hartmann, 1976, chap. 6 et 7]. Le congrès de Marienbad, en 1936, semble appartenir à cette catégorie. Là, pour la première fois, les psychologues du Moi (*Ego psychologists*), sous la direction d'Otto Fenichel, se confrontèrent à leurs aînés psychanalystes. Le plus célèbre de ces débats, longtemps tenu secret mais aujourd'hui disponible, opposa Melanie Klein et son cercle à Anna Freud et ses adeptes [King et Steiner, 1991]. À ces exemples bien connus, je propose que nous ajoutions le débat entre Leo Rangell (soutenu par Anna Freud) et André Green, qui eut lieu en 1975, à Londres.

Le comité d'organisation du XXIX^e Congrès de l'Association psychanalytique internationale commanda deux articles contradictoires et pré-publiés pour servir de base à la session plénière qui se déroulerait sur le thème : « Changements dans la pratique et l'expérience psychanalytiques : implications théoriques, techniques et sociales ». Les psychanalystes choisis furent Leo Rangell et André Green. Anna Freud [1976] ouvrit la discussion avec son texte : « Changes in psychoanalytic practice and experience ». Shengold et MacLaughlin présentèrent le débat. Avec l'avantage que procure un recul de plus de vingt ans, je propose d'examiner ici les enjeux de ce débat et ce

qu'il peut nous apprendre sur les forces dynamiques qui, largement à notre insu, façonnent l'histoire de la psychanalyse. Le lecteur peut très facilement se procurer ces textes; je les résumerai donc brièvement, en privilégiant ce qui importe à mon propos.

On avait demandé à Rangell d'aborder les changements dans la psychanalyse d'un « point de vue classique ». À son avis, des trois instances (Surmoi, Moi et Ça), le Surmoi avait été la plus sensible aux influences extérieures. Le Ça n'avait sans doute aucunement changé depuis la naissance de la psychanalyse; le Moi occupait une position intermédiaire entre les deux. Et Rangell de préciser :

« Le refoulement et l'inconscient sont des attributs psychiques permanents de l'homme. Ce qui est refoulé ou ce qui est autorisé à échapper au refoulement change à vue d'œil, mais le fait même du refoulement reste inaltéré. » [Rangell, 1975, p. 90]

Rangell se montra prêt à accepter différents changements pourvu qu'ils vissent s'ajouter, sans s'y substituer, au corpus de la psychanalyse. Il ne fallait pas consentir à une prolifération des ajouts au détriment des connaissances acquises. Les écoles privilégiant les relations intersubjectives et les relations d'objet devaient être déboutées car elles minimisaient le rôle du monde interne. Les psychologues du Soi (*Self psychologists*), qui considéraient le narcissisme comme une entité nécessitant un traitement à part, faisaient également fausse route. Le traitement des patients narcissiques n'exigeait ni aménagements ni concessions techniques :

« Le stade œdipien de castration phallique est un moyeu, le mille de la cible de l'entendement psychanalytique, aucune zone de la roue de la vie ne lui échappe » [*ibid.*, p. 96].

Rangell mit l'accent sur une évolution pacifique et graduelle. Tout allait bien. Aucun nuage de mauvais augure n'assombrissait le ciel de la psychanalyse, aucune tempête ne menaçait à l'horizon. La proportion de changement dans la psychanalyse devait être maintenue au plus bas; ce qui était acquis était à préserver. Comme je l'ai soutenu ailleurs [Bergmann, 1998], cette attitude optimiste fut caractéristique de l'ère Hartmann. La psychologie du Moi, initiée par Freud, avait été élaborée par Anna Freud [1936] et Hartmann [1939] dans une tentative de mettre le Moi de plain-pied avec le Ça. J'avais établi,

dans ma monographie, que Otto Fenichel avait été le chef de file de la psychologie du Moi avant la Seconde Guerre mondiale. Fenichel n'attribuait pas une grande valeur à la contribution d'Hartmann, mais, dans les États-Unis de l'après-guerre, son mémoire avait acquis un statut canonique.

L'exposé de Rangell nous place devant un problème historique intéressant : à quels moments la psychanalyse se développe-t-elle de manière lente et graduelle – comme il le souhaitait – et à quels moments un changement révolutionnaire intervient-il ? Rétrospectivement, l'article de Loewald [1960], « On the therapeutic action of psycho-analysis », paraît avoir annoncé un tel changement, pour le moins aux États-Unis. Le texte d'André Green pour le congrès de Londres occupe une position pivotale similaire.

À Londres, la discussion fut ouverte par Anna Freud [1976]. Elle mit son immense prestige de fille et héritière de Freud au service des positions de Rangell. Sa participation à cette conférence signifiait qu'on n'y verrait pas une controverse entre Rangell et Green, mais entre Anna Freud et Green. À l'atmosphère pesante augurant l'exposé de Green, Anna Freud opposa la satisfaction et l'excitation qui avaient caractérisé l'attitude des pionniers de la psychanalyse. Ces pionniers pensaient être les premiers êtres humains à avoir eu le privilège de comprendre l'impact des forces pulsionnelles émanant de l'âme inconsciente. Ils avaient été les premiers témoins d'une révolution majeure dans la tentative de l'homme pour se comprendre soi-même. Pour Anna Freud, la psychanalyse tiendrait sa promesse aussi longtemps qu'elle se limiterait aux patients porteurs d'un Moi potentiellement sain, atteint de symptômes névrotiques. Ce n'est qu'à l'intérieur de ces frontières-là que la psychanalyse pourrait soutenir l'identité entre sa méthode d'investigation et la cure. La névrose implique un développement normal à partir de structures mentales que l'on suppose faire partie de la moyenne ; elle implique une vie dans des environnements que l'on escompte être moyens. Lorsque cette combinaison optimale de forces fait défaut, c'est une tout autre pathologie du développement qui advient. En dehors de ces conditions restreintes, il est inutile de s'attendre aux succès promis par la méthode psychanalytique. Ainsi, au lieu de chercher à conquérir de nouveaux territoires, Anna Freud nous invitait-elle à admettre l'existence d'un « spectre optimal » de la thérapie psychanalytique, et à utiliser cette dernière uniquement pour ce qu'elle sait faire de mieux.

Si nous relisons la discussion d'Anna Freud à plus de vingt ans de distance, nous voyons qu'il ne s'agissait pas tant d'un désaccord avec Green que d'une incapacité à saisir ce qu'il disait. Elle a trouvé en lui un freudien, mais un freudien ayant intégré dans sa pensée les idées de Lacan, de Bion, et, par-dessus tout, celles de Winnicott. Green était parfaitement conscient de la position centrale occupée par la symbolisation (ou par le défaut de symbolisation), lorsqu'on tentait la cure d'un cas-limite. Aux yeux d'Anna Freud, cette superstructure, outrepassant la position freudienne, semblait être vaine et mettre en danger l'œuvre de Sigmund Freud. Au fond, pour elle, le développement de la psychanalyse, ou tout au moins de son corpus fondamental, avait trouvé son expression accomplie dans les formulations de Sigmund Freud. Or, à la différence d'Anna Freud, Green avait vu dans l'invitation du congrès de Londres une opportunité pour créer un nouveau modèle, complémentaire au modèle freudien de la névrose comme négatif de la perversion. Ce nouveau modèle théorico-clinique reposait sur le travail avec les cas-limites ; il avait été créé par Green, mais Green y avait incorporé les enseignements de Lacan, de Bion et de Winnicott.

Avec l'article d'André Green [1975*b*], nous étions transportés dans un tout autre monde. À la différence de la psychanalyse traditionnelle, il aborda l'histoire de la psychanalyse de façon dialectique. La psychanalyse traversait une crise. Elle souffrait d'un profond malaise. Il existe des contradictions entre la psychanalyse et le milieu social. Il existe des contradictions au sein même des institutions psychanalytiques. Et, en définitive, il existe des contradictions dans la théorie et la pratique de la psychanalyse elle-même. Il fit remarquer que l'autosatisfaction optimiste de l'ère Hartmann avait débouché sur une complexité plus grande et sur une intensification de l'angoisse.

André Green distinguait trois lignes de développement au cœur de la psychanalyse. La première s'intéressait au conflit interne, à l'inconscient et aux points de fixation. Elle allait dans le sens de l'étude du Moi et de ses mécanismes de défense. La deuxième se tournait vers les relations d'objet. La troisième donnait la priorité à la fonction du dispositif analytique, lequel, en contrepartie, définissait l'objet analytique. Les deux premières lignes nous sont familières. La dernière semble être une création de Green lui-même, advenue après que des psychanalystes aient malencontreusement découvert l'incapacité de certains patients à utiliser le dispositif analytique comme un environnement facilitant.

D'autres mécanismes de défense, insoupçonnés par Anna Freud [1936] et Otto Fenichel [1945], avaient été découverts et demandaient l'attention de tout psychanalyste travaillant avec les patients par-delà les névroses classiques. Parmi eux, Green énumérait l'exclusion somatique, l'expulsion via l'action, le clivage et le désinvestissement. Green a vu dans l'« *acting out* » le pendant de l'« *acting in* » psychosomatique. Et à cela nous devrions ajouter le clivage sur lequel insistaient les kleinien. À la différence des psychologues du Moi américains et d'Anna Freud [1972], Green prend la pulsion de mort au sérieux. Celle-ci s'exprime par le désinvestissement de plusieurs intérêts vitaux : de tels patients aspirent à atteindre un état de vide et de non-être.

André Green définit le désinvestissement d'une manière qui diffère de la conception traditionnelle. Dans sa formulation, le désinvestissement apparaît comme la conséquence d'un narcissisme négatif émergeant directement des pulsions destructrices. À cause du pouvoir de la pulsion de mort, les investissements du Moi sont anéantis et le narcissisme négatif devient une force qui « retire la libido du Moi, sans la retourner à l'objet ». Lorsque cela se produit « le Moi finit par se désintéresser de soi autant que de l'objet, et seul demeure le désir de disparaître : d'être tiré vers la mort et le Néant » [Green, 1986*b*, p. 13].

Le refoulement barre l'accès de l'inconscient au conscient, mais ce qui a été refoulé demeure vivant et cherche à faire retour. Malgré le refoulement, le patient demeure donc intérieurement vivant. À l'inverse, le désinvestissement est mortifère, un mécanisme face auquel l'analyste est souvent impuissant. Il n'est pas surprenant que les psychologues du Moi aient voulu fermer leurs yeux sur ses dangers. Green [1980] n'aurait jamais pu écrire son article sur la « mère morte » s'il n'avait pas fait face au pouvoir morbide du désinvestissement en tant qu'alternative fondamentale au refoulement. Dès que la pertinence de ce mécanisme est saisie, un nouveau groupe de patients devient accessible au contact psychanalytique, au sens où ils peuvent sentir que leur thérapeute les comprend, eux et leur détresse, même s'ils ne peuvent renverser la force de cette défense meurtrière.

Dans un autre essai [Green, 1975*a*, p. 292-293], nous apprenons que le terme « désinvestissement » a été inspiré par *Jeu et réalité*, de Winnicott [1971], dans lequel celui-ci décrit le travail avec des patients très gravement perturbés. Ce qui se passe entre l'analyste et l'analysant est une succession d'investissements et de désinvestissements

libidinaux agressifs ; l'analysant cherche à détruire l'analyste dans le seul but de constater que l'analyste survit.

« Le modèle implicite de la névrose nous renvoyait à l'angoisse de castration. Le modèle implicite de ces états-limites nous renvoie à la contradiction formée par le couple *angoisse de séparation-angoisse d'intrusion*¹ [...], le sujet étant sous le coup des effets combinés d'une présence intrusive persécutrice et de la dépression par perte d'objet. » [Green 1975*b*, p. 89]

Ce qui est original et, pour beaucoup de psychanalystes, troublant dans l'approche de Green est l'idée que pour comprendre un cas-limite l'analyste doit prendre en compte son propre contre-transfert. La difficulté, dans notre travail avec ces patients, est l'antagonisme entre le délire et la mort. Leur noyau psychotique est fait d'une psychose blanche, d'un état sans symptômes et sans contenu psychique. Pour ces patients, les deux parents ne sont pas différenciés l'un de l'autre. Les deux sont mauvais et intrusifs, ou bons et inaccessibles.

Les psychologues du Moi – Fenichel [1974], Hartmann *et al.* [1949] et Anna Freud [1972] – ont tenté de protéger la psychanalyse des implications de la pulsion de mort. D'un point de vue historique, il est intéressant d'apprendre que l'article de Fenichel a été écrit en 1937 mais n'a circulé qu'en privé et n'a pu être publié que de façon posthume, en 1974. En revanche, Melanie Klein avait accepté la pulsion de mort, postulant qu'au début de la vie une bataille entre la pulsion de mort et l'Éros se livre, qui, sous des conditions favorables, promeut le développement de la position paranoïde à la position dépressive.

Je me souviens d'un de mes très anciens analysants que je classerais aujourd'hui dans ce groupe. Quand je lui demandai un jour ce qui n'allait pas avec son ancien analyste, il répondit : « C'était un bon analyste pour les patients bien portants, pas pour moi. » À l'époque, je n'ai pas relevé le sens ténébreux de cette auto-observation. Mon propre travail m'a permis de découvrir que les analysants ayant désinvesti leur relation à leurs mauvais objets internes se battent quand même contre leur analyste, avec la passivité qui leur est propre, à travers leurs attaques continuelles sur les liens, notion que nous devons à Bion. De bonne grâce, ils nous permettent de mettre au jour un trauma après l'autre car tout trauma justifie leur retrait de la vie ;

1. C'est André Green qui souligne.

cependant, c'est là un savoir dont ils ne tirent pas parti. Ils échouent à intégrer leur biographie d'une façon nouvelle, capable d'offrir à la pulsion de vie (*life drive*) une chance de combattre leur tendance à la passivité et, finalement, à la mort.

J'aimerais maintenant citer encore quelques lignes dans lesquelles André Green présente ses conclusions au congrès de Londres. À ma connaissance, cela n'avait jamais été formulé dans la psychanalyse auparavant :

« En effet, l'objet toujours intrusivement présent, pénétrant en permanence dans l'espace psychique personnel, mobilise un contre-investissement permanent pour lutter contre cette effraction qui épuise les ressources du Moi ou force celui-ci à s'en débarrasser par l'évacuation de la projection expulsive. N'étant jamais absent, il ne peut être pensé. À l'inverse, l'objet inaccessible ne peut jamais être amené dans l'espace personnel, ou en tout cas jamais de façon suffisamment durable [...]. Ce conflit conduit à l'idéalisation divinisante d'un bon objet inaccessible [...]. L'effet obtenu est cette paralysie de la pensée qui se traduit par une hypocondrie négative du corps et plus particulièrement de la tête : impression de tête vide, de trou dans l'activité mentale, impossibilité de se concentrer, de mémoriser, etc. » [*ibid.*, p. 91-92]

Le fait de juxtaposer le mauvais objet perpétuellement intrusif au bon objet inaccessible – celui que l'analysant cherche avec tant d'ardeur sans jamais le trouver – a non seulement donné aux psychanalystes une arme nouvelle pour leur combat auprès des personnes gravement perturbées mais a également contribué à la compréhension de ce qu'est aimer et a fourni une nouvelle interprétation psychologique de la littérature mystique et de l'histoire des religions. Dans la religion canonique, Dieu est vécu comme un être distant. La prière peut ou non l'atteindre, et requiert souvent un médiateur. Le mystique, à l'inverse, cherche les voies d'une connaissance physique et directe de Dieu. Le mysticisme est une rébellion contre le bon objet inaccessible.

C'est là, également, l'occasion de voir à l'œuvre le mode de penser dialectique d'André Green. L'objet est mauvais mais il est bon qu'il existe – quand bien même il n'existerait pas sous la forme d'un bon objet. L'abandon du mauvais objet ne conduit pas à l'investissement d'un espace personnel, mais à une aspiration inatteignable au néant,

qui pousse le patient dans un abîme sans fond et, en définitive, à l'hallucination négative du Soi.

Green conclut son essai en observant que si le travail de Freud constitue en effet le socle de nos connaissances, un analyste ne peut pratiquer la psychanalyse ni la maintenir vivante en se bornant à appliquer les savoirs acquis. Il se doit d'être créatif jusqu'aux limites de ses capacités. À mes yeux, Green revient ici sur l'une des contradictions mentionnées plus tôt dans cet article, et qui œuvre au cœur des institutions psychanalytiques : Freud et les fondateurs de l'Association internationale ont implicitement accepté l'idée que la majorité des psychanalystes praticiens appliqueraient à leurs patients les leçons de leurs instituts. Les lettres de Freud à Abraham [1969] nous ont appris qu'ils étaient tous deux convaincus que les découvertes importantes avaient déjà été faites, laissant à la génération suivante une sorte de « travail de finissage ». Aujourd'hui, nous savons que Freud n'avait pas entièrement mesuré l'étendue de sa découverte. Environ un siècle après ces grandes découvertes, André Green montre dans cet article qu'un vaste territoire reste encore à explorer et que la tâche commencée par Freud se révèle infiniment plus complexe. Une des questions troublantes soulevées par Green cible le cœur même des institutions psychanalytiques. Est-ce que tout analyste doit être véritablement créatif? Ou la psychanalyse est-elle comme n'importe quel métier, capable de transmettre à ses étudiants un corpus d'informations qui leur offre l'assurance nécessaire à la pratique sans les charger du devoir d'être créatifs dans la façon dont ils l'appliquent?

La question de savoir si un analyste doit être créatif ou seulement bien formé renvoie à un problème plus grave, à savoir : si les analysants tombent opportunément sous une catégorie restreinte de diagnostics dont les problèmes particuliers peuvent être appris au cours de la formation, ou si chaque analysant est unique et, à ce titre, requiert une approche individualisée, taillée sur mesure. Si ce dernier cas est le bon, la pratique de l'analyse exige alors une dose de créativité de la part de tout analyste. Du fait même de leur structure, les instituts psychanalytiques ne peuvent que transmettre les savoirs déjà acquis et sont incapables de nourrir une créativité qui ne relève pas de la personnalité du psychanalyste formé.

Revenir sur le débat de Londres vingt-huit ans après nous permet de constater que ce qui a été débattu avait déjà été historiquement tranché. Au moment même du débat, Rangell et Anna Freud l'ont

emporté. Mais l'ère dont ils étaient les représentants s'était déjà éteinte. Les États-Unis ne battaient plus la mesure des avancées de la psychanalyse. Différentes écoles avaient bravé la sagesse des aînés orthodoxes, et il n'était plus possible de limiter les efforts psychanalytiques aux seuls névrosés. Dans cet intérim, le traitement des névrosés n'a délivré aucune information nouvelle, et l'insistance sur le fait que la psychanalyse demeure restreinte au traitement des névroses a contribué au déclin de l'ère Hartmann, même aux États-Unis.

Le concept de désinvestissement occupe également une place centrale dans « La mère morte » [Green, 1980]. Green identifie ici la mise en exergue du deuil comme ce qui définitivement différencie l'analyse contemporaine de l'analyse plus ancienne et classique. Le terme « mère morte » est une métaphore car cette mère est physiquement vivante. Elle a autrefois été source de vitalité pour son enfant, mais, à cause d'un trauma subi lorsque l'enfant était encore jeune, elle a retiré son intérêt et son amour pour l'enfant, « transformant brutalement l'objet vivant, source de vitalité de l'enfant, en figure lointaine, atone, quasi inanimée » [*ibid.*, p. 222]. La période de vitalité de la mère doit avoir duré suffisamment pour ne pas avoir éteint tout espoir de vie chez l'enfant. À cet égard, les patients de la mère morte, de Green, diffèrent de ceux étudiés par Spitz [1945, 1946] dans ses essais sur l'hospitalisme.

Dans « La mère morte », Green revient sur certaines idées exprimées lors du congrès de Londres. Le désinvestissement de la mère morte a pour conséquence une identification avec elle. Ces patients ne ressentent donc pas de haine à l'égard de leurs mères. Ces patients s'attachent au cadre analytique plutôt qu'à l'analyste lui-même. Le désinvestissement de la mère produit ce que Green appelle des « trous psychologiques ». Le psychanalyste commet une erreur technique en interprétant le désinvestissement comme une forme de haine. On peut considérer comme de bon aloi si cette dépression blanche devient une dépression vécue dans le transfert. Green parle alors d'une « dépression de transfert », à la manière dont les analystes classiques parlent d'une névrose de transfert.

Dans mon propre travail avec les enfants de rescapés, j'ai rencontré une variante de ce thème : la mère qui, pendant un laps de temps, reste inanimée, puis se réveille, devient disponible un certain moment, juste assez pour succomber à nouveau à sa dépression. De tels bébés ou enfants n'ont aucun moyen de comprendre ces fluctuations. Ils s'identifient avec leurs mères et répètent le comportement de celles-ci